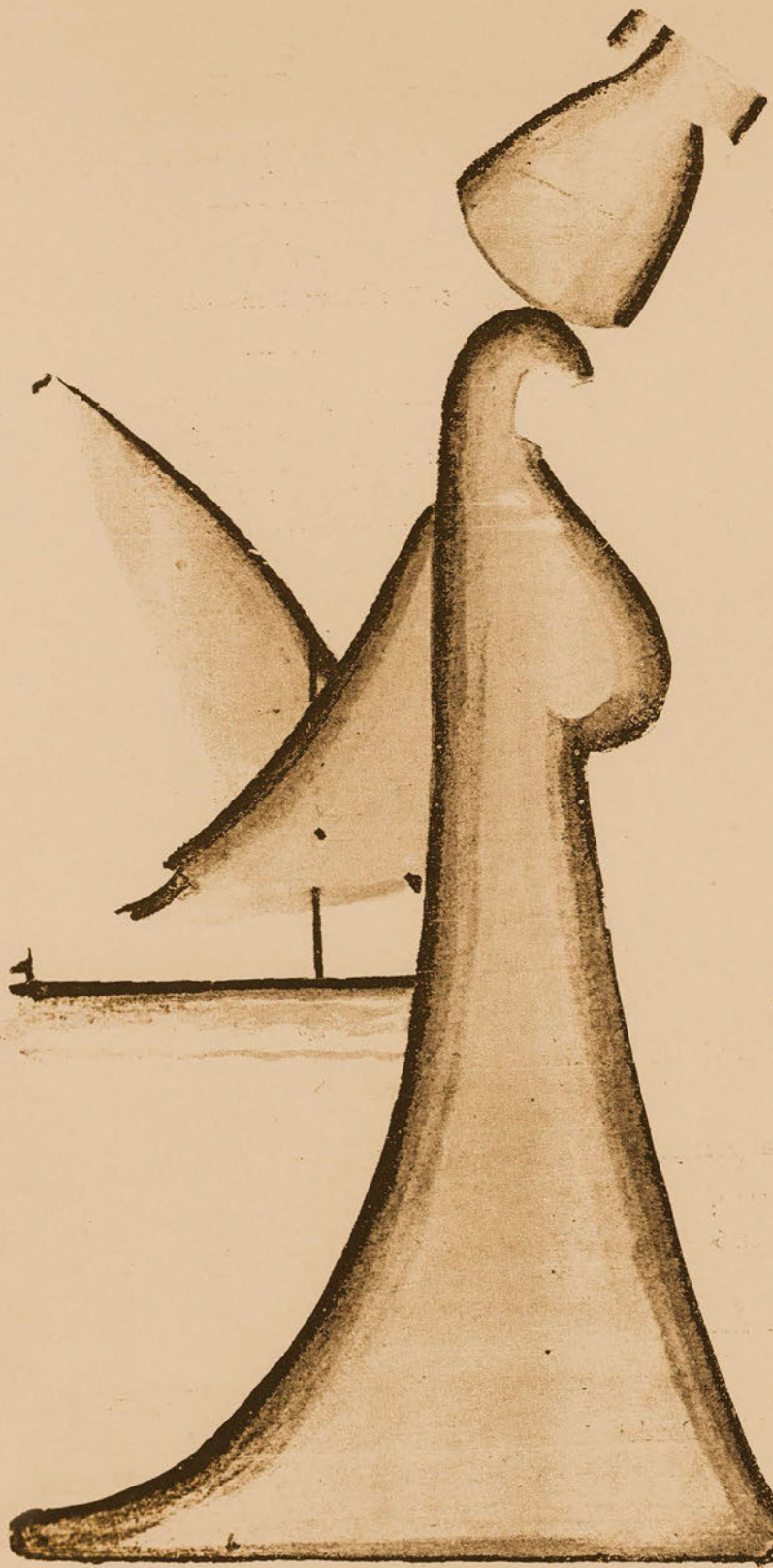


un effort

MARS 1935

No. 52

P.T. 2

les

Essayistes

Mars 1935 No. 52

Abonnement un An P.T. 25

REDACTION - ADMINISTRATION

5, Rue Champollion — Le Caire

N.B. — Toute communication concernant la revue doit être adressée: c/o « **Les Essayistes** » et porter la mention : « Rédaction » ou « Administration ».

SOMMAIRE

L'Egypte, dessin de Aly Kamel El Dib

GABRIEL BOCTOR:
Souvenirs inédits sur la vie de Mouktar

GEORGES HENEIN:
Le Noumène évadé et ressuscité

ABDEL WAHAB AZZAM:
Les origines du Shahnamé

JO FARNA:
Scènes de la vie en commun

SCANDAR FAHMY:
Un homme universel: Léon Daudet

ARIDE REVO:
Le dernier matin d'un corbeau

PAUL VALERY:
Décadence de la vertu

27 Mars 1934 - 27 Mars 1935

SOUVENIRS INEDITS SUR LA VIE DE MOUKTAR

Ces quelques souvenirs ont été fidèlement recueillis de la bouche d'un compagnon de 25 ans de Mouktar, un ami des bons comme des mauvais jours, un vrai copain quoi: l'architecte Farid Negme, *qui a bien voulu m'autoriser à les reproduire ici.*

Il y a un an déjà, le 27 Mars 1934 Mouktar décédait à l'Hôpital Français du Caire. Quelques amis fidèles et quelques admirateurs fervents suivaient pieusement ses funérailles. Le peuple indifférent des passants s'informait qui l'on portait ainsi simplement en terre... Et c'était Mouktar...

Les amis fidèles et les admirateurs fervents ne l'ont pas oublié. Ils sauront l'imposer au peuple indifférent, car le degré de Civilisation d'une Nation est incontestablement en fonction de la Mémoire de ses Morts.

En attendant la Semaine Mouktar *qui débutera au Caire du 20 au 27 Mars 1935, et au cours de laquelle sera décerné le «Prix Mouktar pour la Sculpture», ces quelques souvenirs, pieusement conservés et des anecdotes vivantes qui nous ont été confiées par un ami discret de Mouktar, viennent à point pour faire connaître le vrai visage de notre Artiste National, visage attachant s'il en fût, pour faire connaître le travailleur acharné, l'homme qui a souffert, qui a aimé, le vrai tempérament de l'Artiste. Ces prises de vues rapides dans le film de la vie de Mouktar mettent en avant-plan, une figure que l'on ne peut s'empêcher d'aimer profondément, plus profondément peut-être que celle du héros et du génie que l'on s'est plû à enfler à nos yeux, Mouktar est ainsi plus près de nous, il est en nous.* G.B.

1908. — Place Bab el Hadid, trois camarades cheminent ensemble, reconduisant un des leurs chez lui. Mouktar est parmi eux. Nouvellement arrivé de son village, hirsute, dépenaillé, mais fier comme Artaban. Ce n'est que depuis peu qu'il suit les cours de l'Ecole Egyptienne des Beaux-Arts du Caire, fondée et subventionnée par S.A. le Prince Youssef Kamal. Cette Ecole, installée alors dans une vieille demeure de la rue Darb-el-Gamamiz, fut la première pépinière de jeunes élèves qui devaient se frayer plus tard un chemin dans le dur domaine des Arts.

En coup de vent, mené à vive allure, un attelage passe. Nous avons juste le

temps de nous garer pour éviter un accident. Mouktar seul ne bronche pas. L'alerte passée, il grommelle entre les dents: «Salauds! moi aussi j'aurai un jour mon équipage!»

*
* *

Dans la cour de l'Ecole, en 1909, en fin d'année, les élèves sont réunis attendant la décision du Jury. On proclame :

Architecture: Alexandre Limongelli
Peinture : Mohammad Hassan
Sculpture : Mahmoud Mouktar

Le plus méritant de tous, celui dont l'effort immense devait être couronné de succès, fut incontestablement Mouktar, et son Professeur et ami Guillaume Laplagne, se plait à le féliciter le cœur débordant de joie.

Dans la Salle du Club Mohamed Ali, aujourd'hui la Maison Nahman, rue Madabegh, a lieu en 1910 la première Exposition des Beaux-Arts, placée sous le patronage du Prince Youssef Kamal. Les œuvres de Mouktar sont en place d'honneur, un buste entre autres, de son ami le peintre Hassan, attire l'attention des connaisseurs et décide son professeur Laplagne à intercéder auprès du Prince en sa faveur, en vue de l'envoyer en Mission d'études en France.

1912. — Mouktar est à Paris, à l'Ecole Spéciale et Nationale des Beaux-Arts. Il est admis à l'atelier du Maître-Sculpteur Coutan. A son arrivée, ses nouveaux camarades le reçurent, comme c'est la coutume à l'Ecole de la rue Bonaparte, avec des quolibets, et le promenèrent à travers les rues, déguisé en pharaon sous les traits de Seti 1er, porté sur un pavois. Ce fut une promenade mémorable au Quartier. Mais il était si légèrement vêtu en ce mois de Novembre, qu'il faillit attrapper une bonne bronchite.

*
* *

Le Prince Youssef Kamal lui verse 350 francs par mois, et il loge dans une chambre, au 3 de la rue Bonaparte, à l'hôtel du même nom. Mouktar connaît très peu le français. Les quelques leçons des cours particuliers de l'Ecole du Caire, n'ont pas eu le temps de le familiariser avec cette langue, néanmoins, il se fait comprendre et déploie tous ses efforts à l'apprendre. Il vit seul dans sa modeste chambre, ne fréquente que quelques rares amis, parmi lesquels Georges Colucci, le peintre qui se destinait alors à l'architecture. Esprit cultivé, artiste et aimant, il sut être dès le début le bon gardien, le conseiller avisé et l'ami dévoué de Mouktar. Dès le matin à 7 heures, Mouktar arrivait chez son ami, 91 rue d'Assas, escaladait les 5 étages et cognait d'un poing rude la porte, étonné peut-être de la trouver encore fermée à une heure si matinale! »

«Saïda ya wad!» lançait-il, et il allait se réfugier dans l'encoignure du mur au lit-divan (seul meuble de la pièce).

Georges Colucci était plutôt d'humeur taciturne. Il ne soufflait mot, aussi les minutes et les heures passaient, tandis que Colucci s'occupait des menus préparatifs de la journée, et que Mouktar, tel une effigie, ne bougeait pas. Il est là, la figure trop hâtivement lavée, les habits endossés à la diable, les cheveux qu'il avait alors roux, mal peignés. Il attend silencieusement que son ami ait terminé. Je les rejoignais alors pour le petit déjeuner, que nous prenions invariablement, aux jours de grande fortune, au Dôme ou à la Rotonde du Bld. Montparnasse. Ce n'était guère les établissements luxueux d'aujourd'hui. Ils étaient alors fréquentés par la Bohème des étudiants et leurs modèles. On y payait le café 2 sous, le café-crême trois (avec beaucoup de lait s.v.p.) et le croissant encore un sou, à condition qu'il soit bien chaud.

Par la suite, une simple collation prise en commun, et achetée chez l'épicier du coin, faisait notre partage et annonçait la deuxième quinzaine du mois, en attendant de serrer encore d'un cran notre ceinture vers la fin du mois....

Après le déjeuner, Mouktar regagnait ses cours et midi le ramenait à une table d'hôtes dans une pension de famille de la rue des Ecoles, qu'il ne savait jamais trouver sans le secours d'un invité... au moins. C'est là que la trop prévoyante tutelle de M. Bernard, directeur des Missions Scolaires Egyptiennes, l'avait astreint à un abonnement de 2 repas par jour, qu'il épuisait d'ailleurs en 10 ou 12 jours, en invitant un copain avec lui. Il lui restait alors 100 à 120 francs, pour

se nourrir, se loger et s'habiller tout le restant du mois.

Cela n'allait pas tout seul, comme vous pouvez vous en rendre compte, et Mouktar souffrait surtout de cette surveillance étroite. Son caractère indépendant était soumis à plus d'une épreuve, et comme au fond de lui-même il gardait des rêves ambitieux, celui entre autres d'avoir un chez-soi, un local propre, où il puisse travailler et méditer à son aise, un atelier enfin qui le retienne, il décida de l'obtenir.

Par malheur, il s'en ouvrit loyalement à M. Bernard, qui, loin de l'aider, lui créa mille ennuis et resserra autour de lui tout un filet de surveillance.

Je n'oublierai jamais la tête ahurie que fit notre brave « Mamour », comme nous nous plaisions à l'appeler, lorsqu'il aperçut un certain après-midi, où il attendait la visite d'une jeune fille, la silhouette de Mr. Wells, Contrôleur de l'Enseignement, amené par ledit Bernard... en simple visite amicale, et qu'il trouva moyen d'introduire au moment même où notre gentille consœur enlevait son chapeau et s'apprêtait à prendre une tasse de thé dans l'intimité.

Cette vilaine guerre lui faisait fuir sa chambre et le Luxembourg le vit par tous les temps. Les avenues du jardin lui offraient un refuge à défaut d'autres. Son coin préféré était le petit jardin où se trouve le groupe des fontaines de Carpeaux. Mais ce n'était pas une solution, et rue Guy de Labrosse il s'installe pour la première fois dans une pension de famille qu'il déserta d'ailleurs au bout d'un certain temps pour loger rue Gay Lussac, dans une modeste chambre meublée. Tout cela n'était alors qu'atermoiements, car il s'apprêtait à donner le grand coup. Et le voici qui s'installe d'emblée dans un magnifique atelier, rue François Guilbert et s'apprête à aller l'annoncer au Directeur de la Mission, qui, par une circonstance imprévue venait d'être remplacé par M. Legrand.

Il s'enhardit alors et fait toute une liste des matériaux, outils et meubles dont il avait besoin. Legrand devant son insistance farouche, ses cris d'alarme, accepte... mais n'en fait rien. Alors, Mouktar profitant du séjour du Prince Youssef Kamal à Paris, lui présente ses doléances. Le Prince accède en grand seigneur.

Son atelier donnait sur la rue des Volontaires, en un coude de chemin, nommé François Guilbert, sur un site calme de province, propre au recueillement et au travail.

On y pénétrait par une entrée particulière, donnant sur un escalier droit comme une règle, et il y avait là une vaste pièce qui servait d'atelier et deux autres, de logement et dépendance. C'était pour Mouktar, un palais de Nabab, car Mouktar ne savait que voir grand et ne réfléchissait pas aux déboires qui pouvaient l'attendre. L'absence dans cet appartement d'une loge de concierge, était une chose séduisante dans ce Paris où le concierge est une sorte de surveillant et de bureaucrate à la fois et donnait à cette demeure une vague allure d'intimité. Aussi étions-nous à la fois étonnés et charmés en y pénétrant.

***

Je me permettrai ici d'ouvrir une parenthèse dans la vie sentimentale de mon ami. A cette époque une femme était venue, et avec elle vint de cortège des souffrances et des déceptions. Il l'avait connue dans un cinéma de quartier où elle était vendeuse de friandises, et comme tout ce que faisait Mouktar, il n'alla pas par quatre chemins et lui cria tout son amour. Germaine était une belle fille aux formes sculpturales. Mouktar la chérissait profondément et l'appelait: « la Chèvre». Malheureusement, à l'instar de la chèvre de Monsieur Seguin elle voulut faire un tour au bois et mal lui en prit. Mais cela coûta à Mouktar toute la tendresse que renfermait son cœur. Il était devenu brusque et violent avec ses nouvelles conquêtes, et se plaisait, après une nuit passée avec une jeune femme, à la mettre proprement à la porte dès l'aube venue. Au fond, Mouktar avait peur de s'attacher et de souffrir encore...

***

La guerre vint, et 1914 le surprit en pleine installation, il dût subitement tout lâcher, rappelé d'urgence en Egypte. Plus d'une fois, il nous contait son voyage, durant 3 nuits et 2 jours dans le même train pour gagner Marseille, voyageant debout dans le couloir pour avoir cédé dès le début, sa place à une dame.

Octobre de la même année le ramène

à Paris, il se groupe avec quelques élèves non mobilisés de trois ateliers différents, de l'Ecole, ceux de Coutan, Mercié et Injalbert, pour former un noyau et intéresser indifféremment chaque professeur. C'est ainsi que l'indication d'un Maître profitait à l'ensemble. Antonin Mercié se prend pour lui d'une vive sympathie et n'était l'esprit de solidarité, il l'aurait, je crois, disputé comme élève à Coutan, devinant dès cette époque, le génie de Mouktar.

Ici se place une anecdote typique du caractère des artistes, qui se fichent des conventions et des convenances, devant qui il n'y a que l'homme, et non ce qu'a pu bien en faire la naissance ou la fortune. Lors d'une visite que nous fîmes au Maître Antonin Mercié, alors dans toute sa gloire, et bien que j'étais inconnu de lui, je fus introduit accompagné de Mouktar et de son élève préféré, Gazan, employé comme «nègre». Accueil charmant. Il y avait bien une heure que nous étions en train de causer de choses et d'autres, et sur tout ce que nos regards contemplaient dans son immense atelier du Bld. St. Michel, lorsque retentit la sonnette. Gazan accourt et revient annoncer au Maître, que le Marquis de « je ne sais plus quoi », illustre personnage, requérait l'honneur d'être reçu par lui, et Mercié de lui demander négligemment: « Que lui as-tu dit, petit? »

— « Maître, j'ai dit que vous étiez là ».

— Eh bien, mon petit, tu lui diras que je n'y suis plus » !

Gazan sort, et la conversation continue entre nous, quand subitement, excédé par l'absence prolongée de son élève, Mercié nous quitte, ouvre bien largement la porte donnant sur l'entrée et crie à tue-tête :

— « Mais bon Dieu! Monsieur le Marquis, puisque je vous dis que je ne suis pas là, comment diable voulez-vous faire pour me voir ? ? ! »

***

Mouktar était estimé de ses Professeurs, aimé de ses camarades, et n'était point l'homme à en tirer le moindre profit. Sa forte personnalité, l'imposait souvent à tous ceux qui l'approchaient.

C'est à cette époque, dans l'atelier de la rue François Guilbert qu'il eût l'idée et qu'il exécuta la première ébauche du « Réveil de l'Egypte », qui représentait alors une femme aux allures martiales et aux traits énergiques, tenant de la main droite un sabre qu'elle dégaine, pour chasser les ennemis du Pays. Dans cette première étude il y avait quelque chose de si vigoureux qu'on aurait crû à une œuvre sortant des mains de Rude, l'auteur de la « Victoire » de l'Arc de Triomphe. Coutan lui même en était émerveillé et plus d'une fois, je l'ai vu venir surprendre Mouktar à l'improviste pour le voir travailler et l'aider de ses conseils. Mouktar en fit une étude grandeur nature, lorsqu'un matin il planta là le tout, et refit une nouvelle étude dans l'esprit du monumen tactuel, pensant avec raison, que l'Egypte étant encore un Protectorat, il serait prématuré de proposer un tel monument pour une place publique du Caire. Ce n'est qu'en 1919 que le Comité de l'Association des Etudiants égyptiens de Paris, ayant en caisse un surplus de finances, vota, dans un esprit de belle solidarité, les crédits nécessaires afin de permettre à Mouktar de mettre à éxécution son œuvre pour son envoi au Salon de 1920, où elle obtint la 1ère médaille d'Honneur de Sculpture.

Mouktar avait alors demandé à une jeune étudiante, fille d'un architecte, de poser pour lui. Elle avait les traits du visage si calmes, si sereins, que Mouktar en aurait fait une maladie si elle était venue à refuser de lui servir de modèle. Elle l'écouta, très amusée d'abord, et guère crédule, mais elle finit par venir tous les jours, poser durant des heures, sans manifester la moindre fatigue, captée par la ferveur de l'artiste pour son travail. Séduite par son talent, elle l'aima follement, mais Mouktar était trop absorbé par son œuvre pour s'en apercevoir. Bien des fois, elle me disait : « Savez-vous, mon ami, que cet homme à force de génie, je le trouve plus que séduisant, je le vois beau. »

Plus tard des jours d'ennui devaient se succéder, de gêne et même de misère. Entièrement pris par son monument, Mouktar doit pour vivre s'engager dans la main-d'œuvre civile pour le matériel de guerre et travailler de nuit 10 heures consécutives durant 6 mois, pour gagner 175 à 200 francs par mois, trimant ainsi, le jour dans son atelier et la nuit à l'u-

sine de munitions Clément Bayard, à Levallois-Perret. Cela dura jusqu'au moment où, s'occupant de politique nationale, le Comité des étudiants égyptiens vota pour lui l'aide nécessaire, dont il est parlé plus haut.

En 1918, il installe son domicile au 265, Bld. Raspail, au 5ème, sous les toits, et prend son atelier au 195 de la rue Vaugirard, une vaste pièce où il travaille au Monument du « Réveil de l'Egypte ». C'est là que le Groupe du Wafd, lors de sa visite en 1919 à Paris, vient le visiter, et dès leur retour en Egypte Wissa Wassef et Hafez Afifi organisent une souscription nationale dans les colonnes du journal «Al Akhbar,» qui atteignit dans les 8.000 livres égyptiennes, pour l'érection du monument sur une place du Caire et sa taille dans le granit d'Assouan.

GABRIEL BOCTOR

Un Bal Littéraire

Les Essayistes projettent un grand événement littéraire et mondain pour la première quinzaine d'Avril. A l'occasion du Cinquantenaire de Victor Hugo, ils ont décidé d'organiser un bal costumé en personnages du prodigieux écrivain et poète dont l'œuvre monumentale foisonne de types légendaires.

Un Comité de Patronage composé de personnalités mondaines et artistiques, fournira les conseils techniques, et les Essayistes se mettent à la disposition de tous ceux qui désirent des renseignements à ce sujet. Ils prient également tous ceux qui ont des suggestions, de les leur faire parvenir. Ils sont persuadés qu'avec la collaboration de tous les camarades, cette heureuse initiative rencontrera un succès mérité.

CONTE IRREALISTE

Le Noumène évadé

SCENE I

Décor sommaire. Espaces pleins de cloisons
Le NOUMENE se morfond et compte ses nombrils.
On a attaché son cerveau à la queue d'un chien. Mais
le gardien de la prison a exigé que le chien soit de
PURE RACE
De toutes façons, les diverses sauces germant des murs
de la prison tournent mal, rendent improbables bien
des présences. Seul un chiffre peut désormais nous sauver.
Ce chiffre le noumène l'a trouvé. Ce qui lui permet
bien entendu de s'évader. Mais une fois dehors, il ne
confie le chiffre à personne.

SCENE II

Le noumène achète un journal chez un journaliste, il lit
le bulletin météorologique, mais SOUDAIN il s'aperçoit
qu'il a oublié d'emporter son cerveau
le voilà en plein dilemme épais comme tout
peut-il fonctionner sans cerveau?
il demande son avis à une passante qui ne sachant quoi
répondre lui offre des fleurs

SCENE III

Le noumène endormi au creux d'un métro rêve qu'il est
jardin à entrée payante
il a donc enfin trouvé un moyen d'existence honorable
et la tante Magnésie ne dira plus qu'il est un poids
mort
le noumène est de plus en plus jardin et offre au contrôleur une pelouse
mais le contrôleur n'a pas de salon et sa femme n'aime pas les terminai-
[sons en ouze
aussi le noumène est-il conduit au poste
où le commissaire le reconnaît infailliblement
en effet c'est l'académicien que l'académie avait perdu
au milieu de la lettre zut...
le noumène est donc ramené dare-dare à l'académie où pour plus de
[précautions on le cloue à la lettre zut
tristesse du noumène qui en est réduit à chier sur
le dictionnaire
Et pour le crime de lèse-dictionnaire
le noumène fut GUILLOTINE

SCENE IV

Priez pour lui

Guillotiné, le noumène n'eut rien de plus pressé que de préparer sa résurrection. Ce fut toute une histoire...

Certes, il n'ignorait pas qu'un nombre considérable de ses partisans eussent un estomac amplement dilaté. Mais il préféra ne pas être accouché par eux.

Il se prit donc la conscience dans le creux de la paume et l'écouta perler. Les gouttes solidifiées formèrent des billes. Et voici ce qui se pouvait lire dans la fragile lueur des billes.

Noumène, il te faut une résurrection digne de ton passé... Fi des accouchements sanglants dans des hôpitaux gorgés de purulences! Fi de la génération spontanée à l'aide d'un linge mouillé copulant un fromage! Non, mais te vois-tu fils d'un trou de Gruyère? Noumène, inutile de te dissimuler plus longtemps ton triomphal inceste... Noumène tu es ton propre père! Tu renaîtras grandeur nature... non pas en chair et en os, puisque l'imbécillité des hommes servie par le tranchant de leur guillotine t'a interdit cette forme charnelle où les mammifères, pensants ou non, trouvent la source de toutes leurs jouissances... Mieux que la chair.

Bois gravé original de Aly Kamel El Dib

L'acier ou le verre ?

L'acier et le verre !

Le Noumène ressuscita au cours d'une première de grand gala. N'étant pas inscrit au programme, il fut contraint de sortir par le pavillon du premier trombone à piston au moment émouvant où celui-ci s'apprêtait à entamer un hymne en l'honneur du Président de la Traite des Blanches qui rotait d'enthousiasme au fond d'une baignoire. A vrai dire le noumène fut pris pour un panneau publicitaire, sauf par une dame très grosse qui crut apercevoir la carcasse de la vertu.

Et le noumène s'enfuit dans les coulisses poursuivi par les applaudissements du corps diplomatique.

GEORGES HENEIN

Autour du Congrès de Téhéran

Les Origines du Shahnamé

Le Dr. Abdel Wahab Azzam est particulièrement indiqué pour nous parler des "Origines du Shahnamé", aussi sommes-nous très heureux de reproduire l'article qu'il a bien voulu écrire pour "Un Effort".

Né en 1895 à Al Chobac, petit village de la Moudirieh de Guizeh, Abdel Wahab Azzam, après de consciencieuses études, obtint en 1923, sa licence ès-lettres de l'Université Egyptienne. Il fut alors envoyé comme attaché à la Légation d'Egypte à Londres, où il continua ses études et se spécialisa dans la littérature persane, et obtint en 1927 son diplôme de M. A.

Miniature tirée du «Shahnamé»

Rappelé du Caire, il entra comme Professeur à l'Université Egyptienne et y continua ses études jusqu'au doctoratès-lettres (1932).

Erudit en lettres persanes, il fut délégué par le Gouvernement en vue de représenter l'Egypte au Congrès du Millénaire de Firdoussi, qui vient de se tenir à Téhéran. Il y prononça des discours fort appréciés, et fut élu 2ème Secrétaire du Congrès, le Ier Secrétaire étant le délégué français.

Il vient également, avec un grand succès, de prendre la parole au cours de la Semaine Firdoussi au Caire, pour nous entretenir de "ABOUL KASSEM EL FIRDOUSSI".

L'«Abstak» est le livre sacré de la religion de Zardanst. Il contient des histoires anciennes dont les faits sont attribués à des héros plus ou moins réels, dominés par les forces bienfaisantes ou malfaisantes. On sait que la lutte entre ces deux forces est le fond de la religion des Perses qui est basée sur l'adoration des forces de la nature.

Quand la dynastie chananéenne est succomba sous les coups d'Alexandre, le peuple oublia complètement son histoire et les hauts faits des rois de la dynastie déchue; et cet état de choses dura près de cinq siècles, soit la période qui sépare les guerres d'Alexandre-le-Grand de l'avénement de la dynastie des Sassanites. Lorsque Ardshire monta sur le trône il réunit tous les perses sous son égide, redonna à la religion de Zardanst son éclat d'antan et fit traduire l'«Abstak» en langue pahlavienne. Les perses firent une histoire presque cohérente, en mélangeant le peu qu'ils savaient encore de leur anciens rois, avec ce que le livre sacré leur transmettait sur l'histoire des Ishkariens. Les dieux et demi-dieux dont il est question dans l'«Abstak» devinrent dans l'esprit des perses d'anciens rois. A ceci, on ajouta ce que l'on savait de la rivalité entre les Assyriens et les Arabes, en tant que faits réels ou mythologiques plus ou moins anciens. Et tout, quelqu'en fut la date, fut attribué à une époque très éloignée. En plus de

ceci les vieilles légendes et les chansons de chevalerie que chantaient les poètes au cours des fêtes, furent annexées à l'histoire des Sassanides et le tout forma l'Abstak ou Livre des princes.

L'histoire nous démontre que les rois persans enregistraient en des annales leurs guerres et les hauts faits de leurs ancêtres. L'historien grec Agathias qui est le contemporain de Chresoes Anouchirwan raconte qu'il y avait chez les perses, sous le règne de ce roi, des registres contenant les noms et l'histoire des rois Sassanides. Firdoussi et d'autres auteurs racontent que lorsque Hormozd eut été détroné et eut les yeux crevés, il demanda à son fils de lui procurer un savant au courant de l'histoire des anciens rois afin de lui faire la lecture d'un livre les concernant. Il existe plusieurs livres pahlaviens contenant certaines anecdotes relatives au Shahnamé, comme le Yatkar Ziran qui a été écrit vers l'an 500 de notre ère, et comme le Karnamak Ardshire Petikan qui est postérieur d'un siècle environ.

On dit dans les annales persanes que le roi Yezdagos ordonna de recueillir et de transcrire tous les faits des rois perses depuis Kiomart Ier, roi légendaire, jusqu'à Parvez.. Il semble que c'est le livre qui s'appelle Khoutaynamk ou Livre des Princes.

Abdallah Ibn Al Mokafaa en a laissé une traduction en langue arabe.

Il y a de nombreux indices nous permettant d'affirmer presque avec certitude que tout ce qui est relaté dans le Shahnamé était déjà connu à l'époque de Firdoussi et peut-être même auparavant. Il suffit de comparer le recueil des rois persans de l'écrivain Al Taalibi avec le Shahnamé pour être convaincu.

Au IVe siècle de l'Hégire parut, un poète de valeur nommé Al Dakiki qui commença à relater l'histoire des rois persans, mais il mourut après avoir écrit près de 1000 vers. Quant à Firdoussi qui mit plus de 30 ans à écrire son «Livre des Rois» il fit l'ouvrage de bout en bout.

Quand le sultan Mahmoud monta sur le trône son pouvoir s'étendit sur le Khorassan, patrie de Firdoussi. Il devint rapidement un des monarques les plus puissants de l'Islam et Firdoussi, dans l'espoir d'une bonne récompense, lui envoya des fragments de son œuvre accompagnés de vers flatteurs pour le sultan. Puis en l'an 400 de l'Hégire quand «Le livre des Rois» fut terminé, il le lui présenta. Mais celui-ci ne lui donna rien en récompense de ses efforts et le poète rentre chez lui triste de voir l'œuvre à laquelle il avait consacré les meilleures années de sa vie, ne pas être appréciée. Il se retira dans l'Irak et écrivit un poème tiré du Coran et relatif à l'histoire de Joseph. Dans la préface, il exhale sa rancœur et exprime ses regrets d'avoir perdu son temps à écrire des vers légendaires et en partie contraires à la vérité des faits.

«Le Livre des Rois» eut un énorme succès chez les Perses et plusieurs poètes à l'imitation de Firdoussi composèrent des poèmes relatifs aux histoires contenues dans le Shahnamé. Ibn El Assir, un des écrivains arabes du VIIe siècle de l'Hégire, déclare que l'œuvre de Firdoussi était devenue le «Coran du peuple».

Ce n'est que deux siècles plus tard que l'œuvre de Firdoussi fut traduite d'abord en arabe, puis en turc, et enfin en plusieurs langues européennes.

Il y a eu en Perse des poètes et des écrivains qui valent mieux que Firdoussi au point de vue prosodie et valeur littéraire, mais ils sont loin de l'égaler au point de vue national, car c'est à lui que l'on doit la glorification des premiers rois de la Perse et on ne conserve leur mémoire que parce qu'ils sont chantés dans les poèmes de Firdoussi.

Et le succès de celui-ci grandissait à mesure que se développait le sentiment national des persans, et c'est ce sentiment qui les a poussés à célébrer avec magnificence le millénaire de la naissance du poète. Ils ont bâti un mausolé somptueux à l'endroit où on croit que le poète a été enterré et des fêtes ont été données en son honneur dans tous les coins du pays; fêtes auxquelles furent conviées toutes les nations afin de donner plus d'éclat à la célébration du grand poète national de la Perse. Cinquante délégués venant de 28 nations différentes assistèrent aux cérémonies en question. La plupart des dé-

légués étaient des orientalistes connus pour avoir étudié la langue ou l'histoire de la Perse.

Un congrès qui dura cinq jours pleins réunit les délégués et tout ce que la Perse compte de savants. Plus de quarante orateurs prirent la parole au cours de ce Congrès. Ils se rendirent ensuite à Touss où ils assistèrent à l'inauguration du mausolée de Firdoussi et prirent part aux fêtes données à l'occasion du millénaire, fêtes qui durèrent trois jours.

Mais ce ne fut pas seulement à Touss mais dans toute la Perse que fut célébrée la mémoire du grand poète. Plusieurs pays d'Europe comme la France et la Russie organisèrent des commémorations de Firdoussi, un des plus grands poètes de l'Orient.

Il est hors de doute que le millénaire de Firdoussi contribuera à étendre l'étude du persan dans nombre de pays et c'est une langue et une littérature qui le méritent.

Abdel Wahab Azzam

« HUILES »
ESSAYISTES

Les Essayistes sont particulièrement heureux de féliciter encore une fois leur camarade et ami Ahmed Rassim, Secrétaire Général de la Présidence du Conseil et Chef du Cabinet du Premier Ministre, qui vient d'être nommé Sous-Gouverneur du Caire.

Dans ses nouvelles fonctions, Ahmed Rassim garde le même charme et la même simplicité que nous lui avons toujours connus. Aussi reste-t-il pour nous, l'auteur irisé de *J'ai conduit mon âme,* de *Et Grand'-mère dit encore...* du *Dernier sourire de Jésus sur la Croix,* du *Collier de la vieille Zoumboul* et de tant d'autres perles précieusement enfouies dans le « coffret aux encens ».

SCENES de la vie en commun

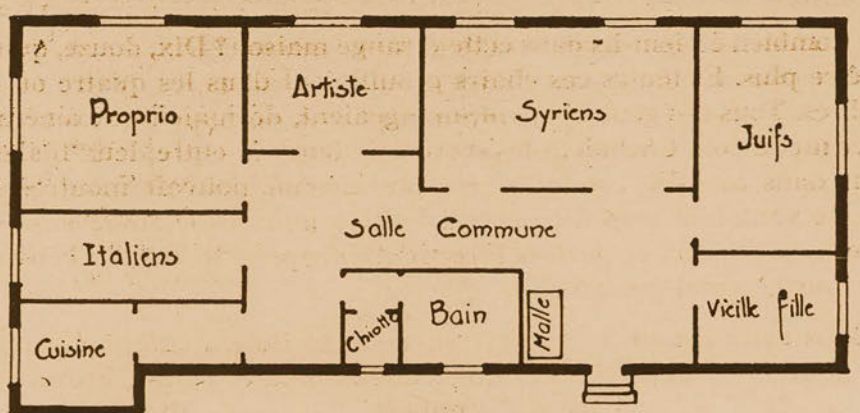
Combien étaient-ils dans cette étrange maison? Dix, douze, quinze? Peut-être plus. Et toutes ces chairs grouillaient dans les quatre ou cinq chambres. Tous ces gens vivaient, mangeaient, dormaient, s'exonéraient sous ce même toit. Cachaient les secrets de leur vie entre deux lits, montraient dans la salle commune ce que chacun pouvait montrer sans honte, se vantaient trop facilement de bien maigres avantages, se querellaient en silence, et parfois laissaient échapper le flot de l'envie ou de la rancœur mal contenu.

Dans cette chambre habitait un ménage italien composé du père, de la mère et de deux fillettes qui, l'une blonde et l'autre brune, voisinaient toutes deux de l'âge de la puberté. Le père était un brave homme d'une quarantaine d'années. La mère une créature aigrie par les revers et les difficultés de la vie, mais tout entière à ses enfants. Calme et même serviable à l'ordinaire, elle savait à l'occasion retrouver son caractère premier. C'était à voir. Et à entendre. Elle se révélait alors acariâtre. Un déluge de paroles. Une inondation d'injures. Elle cassait tout. On en restait bouche bée. Et va voir si je suis une mégère! Oui ou non que je suis une mégère?... Le lendemain, quand cette démone de méchanceté et de colère s'était calmée, on apprenait que la voisine avait écrasé le cor du petit orteil du pied droit de la fillette. L'orage passé, les commentaires allaient leur train. Sujet de conversation passionnée. Pour une semaine.

Dans la chambre d'à-côté, logeait une danseuse. Artiste de basse classe qui rentrait régulièrement au lever du jour. Elle couchait avec un vulgaire individu: « son mari » l'appelaient les bourgeois. Fallait bien. Puisqu'il couchait avec. Pour un mari, il aurait été bougrement cornard. Mais pour ce qu'elle pouvait s'envoyer comme hommes par vingt-quatre heures, ici et là, au théâtre et ailleurs, le titre de souteneur lui convenait à peine. Ces détails sans importance n'empêchaient pas les habitants de la maison de jamais parler de la danseuse sans un obscur sentiment de vénération. Une artiste. Un demi-dieu. Plutôt que de la ranger à l'écart de la société, ces braves gens avaient

l'impression qu'elle les dépassait. La société, elle flottait au-dessus d'elle, avec toutes ses tares. Microbe puissant tel une maladie honorable.

Au service de l'artiste, une petite paysanne d'une quinzaine d'années dormait dans l'entrée sur une grosse malle qu'on avait recouverte d'un tapis. Chaque homme qui rentrait le soir, à la voir jetée sur ce lit de fortune, les cheveux défaits, la poitrine vertement dardée vers le plafond, les jambes, les bras jetés pêle-mêle dans la fatigue, le sommeil, parfois le cauchemar, sentait le désir se lever avec une brutalité dont il se demandait le lendemain comment il n'y avait pas cédé. La honte du scandale sans doute; la basse condition de la femme aussi. La boniche trimait dur toute la journée. S'amusait par-



famille italienne :
père
mère
fille blonde
fille brune

danseuse :
danseuse
son mari
sa servante

famille juive :
1 femme
1 femme
1 femme ?
1 enfant
1 enfant
1 enfant
1 enfant
1 enfant
1 enfant ???
etc....

vieille fille :
une

couple syrien :
1 homme
1 femme

propriétaire :
mari
femme
fillette

fois avec les enfants. Etait brutalement corrigée par ses maîtres à la moindre vétille et faisait cependant le travail de quatre personnes. Trop bonne nature. Pas bête. Elle profitait de toute occasion pour montrer fièrement qu'elle connaissait quelques mots de français, de grec et d'italien. Pas sauvage. Comment ne lui était-il pas venu jusqu'à

présent l'idée fixe de jouir comme sa maîtresse devait le faire plusieurs fois chaque nuit? Mais ça viendra un jour. Tôt ou tard. Il le faut bien.

Plus loin, une famille juive. On ne vit jamais d'hommes parmi eux. Deux ou trois femmes et une multitude d'enfants en bas-âge s'étageant de la mamelle à trois ou quatre ans. Un vrai bazar. Ces femmes ne parlaient à personne. Elles avaient constamment les narines chargées de morve et les yeux embués de secrétions purulentes. Leur regard terne et fatigué était celui d'une personne qui malgré tous ses efforts ne parvient pas à se réveiller. Les gosses chialaient du matin au soir, faisaient beaucoup de bruit et salissaient la maison au grand dam de la propriétaire et au mécontentement général des locataires.

A côté d'eux, une vieille fille âgée de soixante-dix ou quatre-vingts ans et qui tenait absolument à ce que tous l'appellent « Mademoiselle ». Elle se fâchait très fort quand on la traitait de « madame ». Faut croire que le parchemin rabougri se révoltait, par réflexe. Affreusement laide, ratatinée, courbée en deux, elle était dotée d'un nez énorme et crochu. Elle ne parlait que pour se plaindre. Geindre et pleurnicher. Elle était et vivait là aux frais des membres de sa famille, frères et sœurs qui, en ayant marre, s'en étaient débarrassés. Que pouvait-elle faire toute la journée? Elle s'embêtait très sec. On la voyait deux ou trois fois par jour, aux heures les plus imprévues, sortir de son lit, traverser la maison dans toute sa longueur et se diriger vers la salle de bain, ou du moins ce qui en tenait lieu, pleurant comme toujours, son pot de chambre en main. Ne regardant pas plus à droite qu'à gauche. Ni Pierre ni Paul. Je suis mon chemin. Je connais bien mon affaire. Là où ça n'allait plus, c'est que la bonne femme était voleuse. Pire qu'une pie. La dame italienne laissait-elle un bout de savon dans l'évier, un quart d'heure plus tard il n'y était plus. Autre objet d'occupation. Recherches, causeries amicales. Voilà encore de quoi remplir le programme d'une semaine.

La quatrième chambre était occupée par un couple de vieux syriens, sans enfants. Ils avaient tous deux l'allure de deux vieux célibataires. Bien conservés, s'entendant bien. Ils semblaient les maîtres de leur propre personne et jouir d'une parcimonieuse aisance qui parmi cette misère sordide faisait l'effet d'un luxe criard. Lui, avait été au Soudan. Avec les nègres le temps est passé où l'on fait fortune. On se défend quand même. Tant bien que mal.— « Quand j'étais au Soudan... » Et les mots se suivaient, s'enfilaient à la queue-leu-leu sans grande raison apparente. Une heure, deux heures... L'histoire avait trouvé un motif pour prendre fin: l'auditeur s'était endormi.

La propriétaire couchait dans la dernière chambre avec son mari et sa fillette, dans un seul et même drap. C'était encore la plus belle chambre de la maison, avec son grand lit aux poteaux de cuivre

et ses armoires recouvertes de glaces. C'est ainsi que la danseuse devant se faire photographier par un de ses admirateurs, vint poser dans cette chambre devant le grand miroir. On l'aurait sous toutes ses faces. Une fois les épreuves tirées, elle put admirer sa tête entourée des portraits du grand-papa et de la grand-maman de la propriétaire.

La fille de cette propriétaire était une gamine d'une douzaine d'années, délurée comme une de quinze et qui semblait promettre. Elle ne manquait pas d'attraper les fillettes d'à-côté, plus jeunes qu'elle, de leur faire les grimaces les plus subtiles et impossibles, de leur pincer les joues, les embrasser dans la peau du cou, leur pincer les fesses. Elle avait des yeux verts et vifs. Une grande bouche gourmande, aux lèvres éternellement écarlates, à croire qu'elle se fardait constamment, comme une grande personne.

La propriétaire était une italienne d'origine autrichienne. Elle prétendait avoir travaillé autrefois comme femme de chambre dans un grand hôtel. Elle avait gardé de son ancien métier un ton sec, une voix perçante qui savait pourtant se faire, au besoin, insistante et obséquieuse. Elle avait conservé un grand nombre de relations. C'est ainsi que l'on voyait une quantité incalculable de femmes et d'hommes aux têtes les plus pittoresques défiler les après-midi de chaque dimanche. C'étaient les anciens compagnons de travail. Ils apportaient souvent quelques douceurs pour la petite ou quelques vieux vêtements dont la femme se revêtait toujours avec plaisir. Ne fut-ce que pour changer fréquemment de toilette. Et se donner l'illusion du luxe auquel toute femme aspire.

C'est ce qui faisait rager la mère des deux fillettes d'à-côté et provoquait chez elle des jérémiades sans fin.

JO FARNA

Un homme universel:

LEON DAUDET

Daudet littérateur.

J'ai longtemps considéré Léon Daudet comme le plus ennuyeux et le plus prétentieux des écrivains du XXe siècle. Je me disais: celui qui a si bien jugé le siècle précédent, celui de sa jeunesse, en écrivant ce livre splendide qui est plus un pamphlet qu'un ouvrage littéraire: « Le stupide XIXe siècle », celui qui a écrit cela, que dirait-il de lui-même s'il prouvait quel énergumène il est. Que voulez-vous, on m'avait tellement dit que le fils d'Alphonse Daudet était un fou que, de bonne foi, j'aurais fini par en être persuadé.

L'erreur est humaine, dit-on, et quand j'ai lu un article de Léon Daudet pour la première fois, je me suis dit "in petto": Fou? détraqué? belliciste? Je ne vois pas pourquoi; Daudet est un peu violent, certes, mais certaines de ses violences sont souvent nécessaires. Plus tard je me suis mis à lire les livres de Daudet, ses souvenirs furent un enchantement pour moi et ses ouvrages purement littéraires me transportèrent au septième. J'ai devant moi un ouvrage de Daudet, un roman, Le voyage de Shakespeare. *Je l'ai souvent lu d'un bout à l'autre. Eh bien, en dépit de tout, je crois qu'à ma prochaine lecture je trouverai encore plus de plaisir qu'à la précédente.*

Parmi les hommes d'Action Française, il y a des penseurs profonds qui, comme Charles Maurras, honorent le pays où ils sont nés et où ils continuent à vivre, à produire et, comme c'est le cas pour Maurras, à enseigner une doctrine. Maurras, malgré sa condamnation reste un des philosophes les plus lus et les plus suivis de notre époque. Il y a des hommes d'action comme Pujo, il a des historiens comme Mtre Marie de Roux et Jacques Bainville, mais il y a surtout un polémiste et un pamphlétaire: c'est Léon Daudet.

Je crois qu'au XVIe siècle et encore il y a cent ans de celà quand on voulait évoquer le prototype de l'homme omniscient on citait Pic de la Mirandole. Pour ma part je n'irai pas si loin, je ne remonterai pas au Quattrocento, je me contenterai de montrer du doigt Léon Daudet. Il a d'ailleurs sur Pic de la Mirandole un avantage: ce dernier malgré toute sa science n'a rien produit; les quelques ouvrages qu'on cite de lui sont des dictionnaires, des commentaires d'œuvres d'autres écrivains. Bref, rien d'original n'est le fait de Pic. Léon Daudet, au contraire, est un homme qui ne doit rien à personne. Quand il donne quelque chose, et il

le fait plus souvent qu'à son tour, c'est du Léon Daudet. On sait qu'il fait dans Candide, *la critique des livres. Eh bien ce n'est pas un simple commentaire qu'on lit, c'est un flux d'idées personnelles exposées de la façon la plus lumineuse et la plus claire. D'ailleurs, ni Bailby, ni J.P. Maxence, ni A. Thibaudet ne viennent à la cheville de Daudet comme critique. De plus, il ne fait pas cela, comme bien des gens, pour gagner de l'argent: c'est un amateur, un artiste qui n'a peur de rien ni de personne. Il n'écrit pas sans être payé; au contraire je crois que c'est le collaborateur le plus payé de* Candide, *mais il ne tient aucun compte dans ses critiques et chroniques des idées politiques de l'auteur dont il parle. Il a bien traité Mornand, malgré son monarchisme, d'"adepte forcené du crétinisme intégral." Quant à Gide, au bolchévisant André Gide, qui est-ce qui l'a sacré? André Gide est un grand écrivain parce que Léon Daudet l'a dit. Et pourtant Daudet hait les communistes comme la mort et si Cachin ou Doriot tombait entre ses mains, il le mangerait tout cru ou tout au plus saignant.*

On l'a accusé une fois d'avoir donné le prix Goncourt à Jean Fayard pour son livre "Mal d'amour". On a dit, que Léon Daudet qui était l'ami du père Fayard, et qui l'est toujours d'ailleurs, avait fait campagne pour le rejeton de son vieux camarade de Louis-le-Grand. Or, il est connu que Léon Daudet, non seulement ne fait campagne pour personne, dans le prix Goncourt, mais qu'on ne connaît pas une minute avant le scrutin, le nom qu'il va proposer. Les gens qui ont attaqué Fayard ont oublié que les Goncourt sont dix et qu'une hirondelle ne fait pas le printemps. Depuis deux ans d'ailleurs, le favori de Léon Daudet est battu dans le Goncourt. L'année avant dernière Daudet avait voté pour Celine qui fut battu malgré l'originalité de son "Voyage au bout de la nuit." Cette année Daudet et Ponchon furent seuls à voter pour "Le soupçon" d'Hubert de Lagarde, et ce fut Vercel qui l'emporta. On peut me dire que j'ai, en citant cet exemple, eu la main malheureuse, étant donné qu'Hubert de Lagarde est d'A.F. Soyez sûrs que pas un instant Daudet n'a fait entrer ses idées politiques en ligne de compte. Bien avant que de Lagarde ne songeat à faire de la librairie, Daudet appréciait beaucoup son talent. Je ne suis pas très compétent en la matière mais j'avoue très humblement qu'entre "Le Capitaine Conan" de Vercel et "Le Soupçon" d'Hubert de Lagarde, je préfère ce dernier. L'ouvrage qui a obtenu le prix cette année a plus de... dynamisme, si je peux m'exprimer ainsi mais l'analyse y est moins profonde. De plus, on retrouve dans l'ouvrage d'Hubert de Lagarde, une espèce de mélancolie qui est un charme de plus dans un roman à notre époque si complètement dépouillée de tout ce qu'on peut appeler poésie.

Daudet médecin.

Après avoir parlé de Daudet critique littéraire, je veux dire un mot du Daudet scientifique que peu de personnes connaissent. Dès sa sortie de collège, Léon Daudet se sentit attiré vers la médecine. Les maladies nerveuses l'intriguaient. Il décida de devenir médecin et entra à la Faculté de Paris. Pendant dix ans il fut tour à tour étudiant et externe des hôpitaux. Recalé au concours de l'Internat, il prouva que la décision était injuste, ce en quoi il avait raison et quitta la médecine en claquant les portes et en publiant cet admirable ouvrage: "Les Morticoles". Mais ce n'est pas le seul qui ait été inspiré à Daudet par ses études médicales. Il a également publié un volume de mémoires intitulé "De-

vant la douleur" dans lequel il décrit les milieux médicaux dans lesquels il vécut de 20 à 30 ans, âge auquel il quitta Esculape, ses pompes et ses œuvres. Daudet, au point de vue médical pur, est un partisan de l'homéopathie.

Partisan déclaré de la médecine par les produits naturels du sol, il déclara un jour au cours d'une conférence: "Si j'exerçais mon métier, je soignerais exclusivement mes malades en les faisant boire le contenu de bonnes vieilles bouteilles bien cachetées." C'était une boutade peut-être aux yeux de beaucoup, mais ayant demandé un jour à Léon Daudet ce qu'il avait voulu dire, il me répondit: "Jeune homme, avez-vous lu Rabelais? Oui? Que dit l'Oracle de la Dive Bouteille à Panurge? Trink, c'est-à-dire Buvez. Quand on ingurgite du bon vin on devient gai, et la gaieté guérit les nerfs. Or, les seuls organes qui puissent être malades chez nous sont les nerfs, le reste n'est que conséquence plus ou moins directe des maladies nerveuses.

Je dois dire que Léon Daudet médecin n'est pas pris au sérieux par ses confrères; ils lui reprochent ses idées subversives et lui en veulent surtout de les avoir ridiculisés dans ses ouvrages satiriques comme "Les Morticoles" cité plus haut. Léon Daudet vaut-il quelque chose en tant que médecin? Franchement je ne le crois pas, car il dit quelques fois des choses qui, à nous autres profanes, semblent nier l'évidence. Le professeur Calmette a inventé un vaccin qui, dit-on, a presque supprimé la tuberculose infantile. Or, Léon Daudet dénie toute valeur à ce vaccin et s'est attiré ,par cette déclaration, la haine de tous les élèves et disciples de Calmette.

Daudet mémorialiste.

Mais Léon Daudet est aussi un grand mémorialiste et ses "Souvenirs" sont très agréables à lire. Il y a comme mémorialiste au XXe siècle un seul homme qui compte et cet homme c'est Léon Daudet. Il a publié jusqu'ici huit volumes de mémoires qui sont:

Fantômes et vivants, *ouvrage dans lequel il parle de tous les gens qui fréquentaient chez son père. Or, tout le monde sait qu'Alphonse Daudet a reçu chez lui tout ce que le XIXe siècle comptait d'illustre comme hommes de lettres et politiciens. Daudet décrit tous ces hommes avec un vrai sens de la couleur et d'une phrase il vous brosse un tableau où on trouve la psychologie du personnage.*

Devant la douleur, *qui fait suite au précédent est presque entièrement consacré au monde médical. Daudet y parle de ses études à la Faculté de Médecine. Cet ouvrage qui est très émouvant contient des pages de véhémentes satires contre ceux qu'il a appelés les "morticoles". Mais il faut savoir pourquoi Daudet médecin en veut tant à ses confrères. On lui avait, au concours de l'internat, préféré un camarade qui avait des notes inférieures aux siennes, mais qui était le fils ou le neveu d'un professeur, de Charcot, si j'ai bonne mémoire. Du coup Daudet renonça à la médecine et pendant plus de dix ans il ne voulut pas en entendre parler. Actuellement* 80% *des médecins français sont d'A.F. puisque les banquets médicaux d'Action Française de Paris et de Montpellier ont réuni respectivement* 2100 *et* 700 *médecins. Daudet a oublié*

ses déboires et a pardonné aux médecins, puisqu'il prend la parole à leurs banquets annuels.

L'entre deux guerres, *qui est le troisième volume des mémoires ne traite d'aucun sujet déterminé; il y parle d'une foule de gens et de choses qu'on ignore généralement.*

Le volume suivant est intitulé Salons et Journaux *et on y trouve l'histoire complète de la presse parisienne actuelle et celle des salons politiques qui, vers* 1900 *abondaient en France. Naturellement la plus large part est faite au salon de Mme de Loynes qui, avec François Coppée et Jules Lemaître est une des fondatrices du parti monarchiste orléaniste. Daudet parle de Mme de Loynes avec enthousiasme et il faut avouer qu'il lui doit bien cela, puisque c'est elle qui laissa à Mme Marthe Léon Daudet par héritage les fonds qui permirent de fonder l'*Action Française. *Au point de vue presse, Daudet y montre comment tous les grands quotidiens de Paris ont été fondés. Il raconte cela avec une telle verve et avec tellement de vie et de truculence qu'on a l'impression d'être présent aux événements rapportés. Il y a dans "Salons et Journaux" quelques portraits splendides dont le meilleur est celui de Judet, un des manitous du "Petit Journal" qui commença par être un nationaliste à tout casser et finit par être un agent à la solde de l'Allemagne, et juste au moment le plus critique, en* 1914.

Le cinquième volume des "Souvenirs" est un des plus poignants. Il porte le titre de: Au temps de Judas. *Daudet raconte (un peu à sa façon) l'affaire Dreyfus. Il ne discute pas le cas mais tranche de manière décisive: Dreyfus est coupable. On sait que c'est le ton passionné qu'il mit à raconter à Alphonse Daudet la scène de la dégradation dont il venait d'être spectateur, qui poussa Zola, qui était à déjeuner chez l'auteur de* Tartarin, *à écrire sa fameuse lettre au Président de la République intitulée "J'accuse!". Mais le livre de Daudet parle également de "La Patrie Française", cette ligue fondée par Syveton et qui fut dissoute après la mort de ce dernier. Une des plus admirables pages du livre est celle consacrée à Drumont. Celui-ci, qui était anti-sémite, paraît avoir contaminé Daudet. L'an dernier il fit une conférence à la Salle Pleyel sur la question juive. On crut et on craignait qu'il ne reprit ses anciennes théories du temps où il était le rédacteu ren chef de "La Libre Parole". Mais Daudet commença sa conférence ainsi: "J'ai été antisémite, mais je ne le suis plus et le meilleur ami que j'ai eu a été un juif, ce fut Marcel Schwob."*

Je ne citerai que pour mémoire et pour ne pas être trop long les trois derniers volumes de Daudet dans lesquels il parle de sa vie depuis sa conversion au monarchisme intégral de Charles Maurras. Ces trois ouvrages sont intitulés Vers le Roi, La pluie de sang *et* Député de Paris. *Ce dernier est très amusant à lire car Daudet parle avec une désinvolture sans pareille de ses bêtes noires, Briand, Maloy, Caillaux, Léon Blum, etc.*

Polémiste et pamphlétaire

J'en arrive à parler de Daudet polémiste et pamphlétaire. Il est sûrement le plus grand polémiste du siècle et je ne connais qu'un autre écrivain qui arrive quelques fois à l'égaler, c'est René Benjamin. Je

voudrais bien les voir aux prises mais ce n'est guère possible, puisque tous les deux sont royalistes. Ils partagent les opinions de Bourget, Lemaître, Coppée, Bellessort, Bainville, et tous les B de l'Académie.

Daudet polémiste est incomparable et malheur à qui tombe entre ses mains! Il lui forgera des néologismes qui, le lendemain, seront employés par tous les journaux comme s'ils existaient depuis Ronsard. Il n'y a pas un journal en France qui n'emploie plusieurs mots inventés par Léon Daudet. Rien que sur ce malheureux Coty, Daudet inventa plus de dix mots. Le mot "podosuceur" qui est actuellement employé par tous les journaux est de la veine de Daudet. Painlevé a été appelé par lui "Triple P" et tout le monde s'est emparé de cette appellation. Bonnevay a été surnommé "Le petomane" et hier encore, j'ai vu ce mot appliqué au même personnage par une revue de gauche.

Malheureusement, Daudet à force de véhémence en arrive à verser dans la scatologie. Autant il plaît quand il étrille un adversaire et l'appelle "hermaphrodite constipé" ou quelque chose de ce genre, autant il répugne, quand il verse dans la grossiéreté. Quand quelqu'un a le courage (et il en faut) pour le lui faire remarquer, il vous répond: "Vous oubliez mon ami que je suis médecin et que les disciples d'Esculape ont l'habitude d'appeler les choses par leur nom."

Daudet romancier.

Daudet est également romancier. Il a publié des romans de tous genres. Des nouvelles comme Suzanne *et l'*Astre noir, *des romans à tentance philosophique comme* Hérode, *et même des romans policiers comme un des derniers parus,* Le sang de la nuit. *Mais ce n'est pas le romancier qui a valu à Léon Daudet son immense popularité; c'est l'homme politique, mais chut...*

SCANDAR FAHMY

CONTE REALISTE

Le dernier matin d'un corbeau

Ce fut un corbeau qui réveilla, ce matin-là, Jean Maloy. L'infect oiseau, accroché aux extrémités d'un faisceau de tuyaux coassait bêtement. La voix cassée, grelottante, hésitante, incertaine, se prolongeait en soupirs, s'exhalait en hoquets, ou sortait en spasmes. L'oiseau noir au col blanc semblait se plaindre avec son cri de bête traquée. Maloy comprit qu'il se passait quelque chose d'anormal au dehors. Il ne s'agissait toutefois pas d'une attaque; le corbeau est un oiseau que d'autres n'attaquent pas; les uns le dédaignent, les autres le craignent; il fuit les vivants et suit les moribonds. Maloy l'appelait « le charognard en smoking » à cause de son poitrail blanc.

Très ennuyé d'être réveillé par cet oiseau de mauvaise augure comme le disait souvent sa mère) il ouvrit sa fenêtre et regarda le ciel. Il pleuvait, et la pluie expliquait la plainte du charognard. Il se tenait là-haut, le bougre, cramponné aux tuyaux, comme à une bouée de sauvetage et dans l'imbécile incapacité de se mettre à l'abri, sous la corniche de la maison d'en face. Les yeux clignaient à chaque rencontre de goutte de pluie, ses ailes lançaient un léger frémissement. On aurait dit qu'il craignait de les ouvrir, de peur de mouiller une plus grande partie de son corps. De ses narines, de son bec ouvert s'échappait une opaque et chaude vapeur matinale qui s'en allait se mêler au brouillard commençant.

L'animal faisait piètre mine. Maloy le contemplait, fâché et content. Content que la cause de son brusque réveil matinal se trouvât dans l'embarras; fâché, tout de même, de savoir un animal, voire répugnant, en voie d'attraper une bronchite. Une bronchite? « Est-ce que les oiseaux attrapent des bronchites? Il faudra que je demande ça à mon ami le docteur Lucien », murmura Jean Maloy.

En attendant, la bête luttait contre l'élément, toujours désespérémment agrippée à la tuyauterie. Pas moyen qu'elle lâche prise. Le combat était inégal; l'eau impassible et continue, dégoulinait sur les plumes, mouillées jusqu'à la peau de l'oiseau, qui lui, se contentait de

frémir, de fermer périodiquement les yeux, en signe de désapprobation, sûrement.

Maloy, les yeux bouffis de sommeil, fixait le corbeau en détresse, et commençait à rassembler ses idées éparpillées par la nuit: « Ce corbeau est un oiseau de malheur »—« Ce corbeau est en train de prendre froid » — « Ce corbeau m'a réveillé alors que je ne le voulais pas » — « Il faut lui porter secours, il faut lui faire chercher un abri. Il ne veut pas chercher un abri. Il faut que je le déplace à tout prix, au prix même de sa vie ».

Jean Maloy prit sa carabine, visa, toucha et descendit l'oiseau qui avait eu l'audace de le réveiller et le pouvoir de le séduire. Puis il se remit au lit et tira les couvertures.

ARIDE REVO.

Deux Conférences En Perspective

Monsieur le Chanoine Etienne Drioton, Conservateur-adjoint du Musée du Louvre, Professeur d'Egyptologie à l'Institut Catholique de Paris, a bien voulu promettre aux Essayistes une conférence avec projections sur une de ses récentes et passionnantes découvertes:

« La Cryptographie des hiéroglyphes, Rébus et jeux d'écriture dans l'Ancienne Egypte ».

Cette manifestation aura lieu le vendredi 15 Mars, à l'Oriental Hall.

*
* *

Mr. le Dr. Schrumph-Pierron, ancien professeur à la Faculté de Médecine, a bien voulu accepter de faire une conférence au local du Groupe, 5 rue Champollion, le jeudi 7 mars, à 9h. 30.

Le sujet choisi est:

L'organothérapie dans la médecine ancienne. L'Ecole d'Alexandrie.

Page à sauver

Décadence de la vertu

Il y a quelque temps, M. Paul Valéry prononçait un magistral discours, à l'Académie, sur la vertu et sur sa tendance à disparaître. Parce que M. Valéry a dit à ses collègues leurs quatre vérités, parce qu'il a su voir les turpitudes de nos temps, on a organisé le silence sacré autour de ce discours. Les Essayistes toujours à l'affût pour la défense de l'Homme et de l'Esprit, ne ratent pas aujourd'hui l'occasion de publier les extraits qui suivent, extraits à sauver, extraits à méditer, extraits à gueuler sur les toits.

...VERTU, Messieurs, ce mot *Vertu* est mort, ou du moins, il se meurt. *Vertu* ne se dit plus qu'à peine. Aux esprits d'aujourd'hui il ne vient plus s'offrir de soi, comme une expression spontanée de la pensée d'une réalité actuelle. Il n'est plus un de ces éléments immédiats du vocabulaire vivant en nous, dont la facilité et la fréquence manifestent les véritables exigences de notre sensibilité et de notre intellect... Le fait est là; il est incontestable. Interrogez votre expérience. Consultez vos souvenirs. Faites autour de vous votre statistique. Demandez-vous à vous-même si vertu vous viendrait aux lèvres, ou sous la plume, sans quelque effort de circonstance; et, pour tout dire, sans quelque obscure sensation de n'être pas tout à fait sincères, ni tout à fait de votre temps.

...Qui va parler de vertu? Vous le savez, Messieurs, comme la Révolution survenue l'adopte, le fait sien, le proclame et s'enivre de lui. Cette époque fut véritablement celle de la dictature des abstractions dans le délire clair desquelles une foi toute vierge engage les esprits. Jamais on n'avait vu si prompte et si furieuse transformation d'idées pures en actes immédiats. Jamais si énergiquement ne fut proposé ou imposé aux peuples l'*Absolu*. Il fallait bien, semblait-il, que la Raison prit enfin le pouvoir, que l'empire et l'autorité appartinssent à la loi seule. Mais la raison n'est rien à l'état idéal; elle est bientôt trahie si les caractères ne la supportent. Donc, auprès d'elle lui soumettant les desseins et les actes des hommes publics, doit régner officiellement *la vertu*. La vertu fit alors son entrée dans la

politique. Robespierre, surtout, la chérissait terriblement. Quand, à la tribune de la Convention, vertu paraissait enfin dans le discours fatal de l'Incorruptible, on pouvait dire de cet homme extraordinaire que « *de sa bouche* « — comme parle l'Apocalypse — « *sortait un glaive aigu à deux tranchants* ».

...Si le développement de notre époque aboutissait à une organisation totale et achevée de la société, qui conduirait nécessairement à façonner tous les esprits selon quelque modèle adopté par l'Etat, il est clair que des estimations nouvelles dans l'ordre des choses morales en résulteraient. Certains actes que nous disons vertueux perdraient probablement de leur valeur; certains autres que nous réprouvons deviendraient indifférents. On pourrait même imaginer que dans telle structure sociale possible, ce que nous appelons *moralité privée* n'aurait guère plus de sens, l'individu se trouvant si exactement identifié, par une éducation très serrée, à un élément parfait de communauté organisée, que ni l'égoïsme, ni l'altruisme ne s'y concevraient plus. Et notre antique vertu, rangée parmi les mythes abolis, serait interprétée par les savants du moment comme la force d'âme qui engendrait, quelques siècles auparavant, des tentatives individuelles de compenser par des actes beaux et généreux les vices d'un état social inférieur et surmonté.

Tout ceci, Messieurs, n'est pas imagination pure: même pas une anticipation très hardie...

On voudrait citer tout le discours. La place nous manque.

LA CROWN LIFE...

...TOUJOURS EN PROGRÈS

DES CHIFFRES QUI PARLENT PAR EUX-MÊMES

Assurances totales en vigueur au:

31.12.33	31.12.34
$ 138.821.915,00	$ 147.861.463,00

Montant des nouvelles assurances contractées en:

1933	1934
$ 25.691.247,00	$ 29.305.916,00

Montant total des activités au:

31.12.33	31.12.34
$ 18.893.081,76	$ 21.084.899,00

Taux d'intérêt moyen sur les placements ..... 5,79 o/o

Taux moyen de la mortalité ..... 43,87 o/o

Les meilleures polices et les plus modernes, aux plus bas tarifs, garantissant les valeurs les plus élevées.

Avant de contracter une assurance sur votre vie, ne manquez pas de nous consulter pour comparer les avantages que l'on vous offre avec les nôtres.

Agents Généraux pour l'Egypte et l'Orient

CROWNEGYPT Co. S. A. E.

Caire
17, Rue El Manakh
Tél. 53013 B.P. 1914

Alexandrie
1, Rue Fouad 1er
Tél. 2200 B.P. 1674

Pour tous renseignements s'adresser à

LÉON JOFFÉ

(AGENT REGIONAL)
Tél. 53013

28, Rue Madabegh — 17, Rue El Manakh

La Bibliothèque des "Essayistes"

vous permet
de lire les
derniers parus
pour P.T. 5 par mois

abonnez-vous

5, Rue Champollion - (en face du Consulat d'Italie)

Les Plus Jolies Femmes du Monde Emploient la

Poudre et Crème
TOKALON

La grippe fait des ravages!

BALSAMOL

SOUVERAIN DANS LA GRIPPE
GUÉRIT TOUX, BRONCHITE.

En vente dans toutes les drogueries et pharmacies - LABORATOIRES LESCÈNE

imp. lencioni